aille ! Tu as payé à ton pays la dette du sang ; cependant, tu n'es pas libre de te vouer à une oisiveté que les vieillards seuls peuvent légitimement appeler le repos. . . . Nul n'a le droit de se soustraire à cette grande loi du travail qui, imposée comme châtement à l'humanité, est en même temps pour elle une source de réhabilitation, d'honneur et d'austères jouissances. Travaille et fais travailler ; ton domaine est assez vaste pour occuper ton intelligence et les bras de ceux qui t'entourent.

—C'est bien mon intention répondit Georges avec vivacité. Je n'ai pas cherché l'oisiveté, mais seulement une sphère d'action différente, et. . .

—Les cinq minutes sont largement écoulées, interrompit le docteur. Va-t-en, mon ami, et reviens bientôt me faire une plus longue visite. . . . Tu ne peux rester dîner avec moi aujourd'hui ?

—C'est impossible.

—Alors, au revoir, à bientôt. . . Attends, ferme cette fenêtre ; il y a là de pauvres diables qui ne pourraient supporter ce qui fait vivre les bien portants. . . . Adieu, envoie-moi Jean.

Il pressa le jeune homme sur sa poitrine avec une brusquerie affectueuse, fit signe au domestique d'enlever le plateau, et ouvrant la porte du salon d'attente, promena un regard rapide sur les personnes qui s'y trouvaient rassemblées. Il les connaissait pour la plupart ; il savait quelles craintes, quelles espérances, quels troubles réels ou imaginaires agitaient ces gens, vieux ou jeunes, qui attendaient avec une impatience plus ou moins vive le moment de lui exposer leurs maux, ou simplement le plaisir de l'occuper de leurs misères fictives. Pour ces derniers, cependant, le docteur manquait absolument de compassion. Sa grande taille se redressait avec raideur, son visage, aussi laid qu'intelligent, prenait une expression grondeuse, et il n'était pas rare qu'il reprochât au client, d'un ton bourru, de lui faire perdre un temps qui appartenait aux véritables souffrances.

La dame au manteau garni de zibeline attira de nouveau son attention. Elle était assise dans un coin du salon, et sous son lourd vêtement, qu'elle avait entr'ouvert, on pouvait apercevoir une toilette simple, mais élégante ; elle n'avait pas levé son voile, et n'avait pris aucun des livres ni des journaux qui encombraient la table. Son attitude immobile témoignait d'une grande patience ou d'un grand empire sur elle-même. Un vieillard placé près de la porte se leva vivement en apercevant le docteur ; la portière tomba, et le silence continua à régner dans la chambre, silence si absolu qu'il en était presque douloureux.

L'attente est toujours pénible ; mais aucune des personnes réunies entre ces murailles n'en ressentait peut-être l'anxiété à un degré aussi intense que la jeune femme qui se tenait si indifférente. Le flot de sang qui monta soudain à ses joues révéla cependant son agitation intérieure. Elle releva son voile, découvrant ainsi un visage d'une pureté presque idéale et d'une extrême fraîcheur, aux traits aristocratiques et aux yeux bleus brillant en ce moment d'un éclat presque fébrile ; puis, se levant lentement, elle marcha vers une fenêtre et écarta le rideau de guipure.

Le docteur Sertan habitait une rue étroite du faubourg Saint-Germain, une rue peu fréquentée, rendue plus triste encore ce jour-là par la boue qui couvrait les pavés inégaux, et par la pluie qui tombait sans relâche. Le regard de la jeune femme erra d'abord sur les voitures qui stationnaient le long du trottoir, puis s'arrêta sur la maison d'en face. C'était une de ces grandes casernes, œuvre de la spéculation parisienne qui y mesure chèrement l'espace, l'air et la lumière aux ménages modestes contraints d'y chercher une demeure. Au second étage, un rideau soulevé laissait voir deux personnes derrière la vitre : un homme et une femme d'un âge mûr. L'homme tenait un livre ; le mouvement régulier du bras de sa compagne et son visage légèrement penché indiquaient qu'elle cousait. De temps à autre, ils relevaient la tête et échangeaient un regard et un sourire qui semblaient rendre la jeunesse à leurs fronts ridés et à leurs cheveux gris.

La dame inconnue se laissait absorber par ce spectacle qui avait évidemment pour elle un intérêt mystérieux, et les minutes s'enfuyaient plus rapidement, car elle tressaillait en sentant toucher légèrement son épaule.

—C'est à votre tour, madame, murmura une jeune fille placée près d'elle.

Elle serra son manteau autour de sa taille, et se dirigea d'un pas ferme vers la porte où le docteur attendait, non sans impatience. La portière tomba encore une fois et, désignant un fauteuil, il releva par un geste brusque ses cheveux gris emmêlés.

—Vous n'êtes pas une de mes clientes ? demanda-t-il brièvement, attachant sur l'étrangère ses yeux pénétrants.

—Non, répondit-elle de cette voix singulièrement douce et harmonieuse qui l'avait déjà frappé dans l'escalier. Mon médecin ordinaire est le docteur N. . . .

—Avez-vous un motif particulier pour ne point vous adresser à lui dans la circonstance présente ?

—J'en ai deux. . . . D'abord la crainte d'inquiéter ma famille, puis. . . .

Elle hésita.

—Puis ? . . . répéta le docteur de sa voix brusque.

—Monsieur N. . . . me connaît depuis de longues années, dit-elle d'un ton plus bas et plus mélancolique, et je crois qu'il m'aime trop pour me dire la vérité sur mon état.

Le docteur la regarda avec une attention pénétrante, où se mêlait une nuance de raillerie et d'amertume. Combien de malades étaient venus à lui pour savoir toute la vérité, et combien peu d'entre eux étaient capables d'en supporter la rigueur !

—De quel mal souffrez-vous ? demanda-t-il après un instant de silence.

L'agitation qui s'était emparée de la jeune femme pendant une longue heure d'attente avait disparu, et elle répondit avec beaucoup de calme :

—J'ai lieu de me croire atteinte d'une maladie de cœur.

—Vous n'avez consulté aucun médecin ?

—Non. . . .

—Peut-être êtes-vous dans l'erreur ; certains symptômes nerveux peuvent être pris pour une affection dont ils ne sont que l'apparence. . . . Essayez, en tout cas, de bannir momentanément votre inquiétude, et de dominer une agitation capable d'accélérer les battements du cœur. . . . Désirez-vous quelques minutes pour vous remettre ?

Elle secoua la tête.

—Je suis très calme, dit-elle. Tout à l'heure, pendant que j'attendais, j'éprouvais une angoisse pénible ; maintenant que je suis en face de la réalité, je me sens tranquille et disposée à tout entendre.

Elle commença à exposer, d'une manière aussi brève que claire, comme s'il se fût agi d'une autre, les symptômes qu'elle

avait observés. Le docteur l'écouta en silence, ses épais sourcils se rapprochant et lui donnant l'air plus bourru que jamais. Comme il se disposait à l'ausculter, elle reprit doucement, mais avec fermeté :

—Je vous demande, non-seulement comme à un médecin, mais comme à un homme d'honneur, de ne point me tromper sur mon état. . . . J'ai des devoirs à remplir autour de moi, et je dois songer à d'autres en vue d'une mort prochaine.

—Si jeune, si belle, si courageuse ! pensait le docteur avec un sentiment d'angoisse dont sa profession n'avait pas tari la source et que sa brusquerie lui servait souvent à déguiser, tandis qu'il constatait l'existence d'un mal impardonnable.

La jeune femme comprit son silence.

—Je vous épargnerai la peine de me répondre, dit-elle avec douceur. J'ai une maladie de cœur, c'est-à-dire que je puis être frappée subitement, demain, ce soir, tout à l'heure. . . .

—Mais vous pouvez vivre de longues années encore ! interrompit le docteur de sa plus grosse voix. Je pourrais vous citer de nombreux exemples de personnes qui, dans les mêmes circonstances, ont atteint un âge avancé.

—Je ne crois pas que j'y parviens. . . . En tout cas, je puis être enlevée d'une manière soudaine, c'est ce que je voulais savoir. . . . Maintenant, mon devoir étant de faire tout ce qui sera possible pour prolonger ma vie, dites-moi si je puis, dans une certaine mesure, retarder le dénouement de ma maladie.

—Vous pouvez, du moins, éviter les fatigues et les émotions, surtout. Cela est-il en votre pouvoir ?

—Ma vie est facile, entourée de luxe. . . . Quant aux peines, qui peut les fuir ?

—Vous m'avez dit souffrir depuis deux ans ; vous ne vous êtes donc jamais inquiétée ?

—Non ; j'ai pensé seulement ces temps derniers que mon devoir envers une personne confiée à mes soins m'oblige à connaître mon état.

—Pardonnez-moi mes questions : un médecin est obligé d'aborder des sujets délicats, et vos réponses peuvent influer sur les recommandations que j'aurai à vous adresser. . . . Vous étiez prédisposée à ce mal : cependant, il a pu se développer sous l'empire de certaines secousses morales. . . . En est-il ainsi pour vous ? Avez-vous eu des chagrins ?

La jeune femme hésita. Mais cette figure loyale, empreinte en ce moment d'une douceur inaccoutumée, lui inspira une confiance involontaire, et elle répondit :

—J'ai eu des chagrins, non pas violents, mais particulièrement répulsifs à ma nature. . . . Je ne connaissais pas bien alors la source de consolations qui m'a été ouverte depuis, et je crois que les révoltes de mon cœur ont pu développer les germes du mal.

—Et maintenant, vous n'avez plus les mêmes sujets de souffrance ?

—Maintenant, répondit-elle avec calme, j'y suis résignée.

Le docteur écrivit une ordonnance assez longue, puis fit en termes concis, mais pressants, quelques recommandations qui se terminèrent par l'injonction formelle de consulter fréquemment son médecin.

Comme la jeune femme allait sortir de la chambre, elle se retourna, et, par un geste spontané, lui tendit la main.

—Vous ne me connaissez pas, dit-elle de sa belle voix douce et basse, vous ne me connaissez peut-être jamais, et cependant, je penserai à vous comme à un ami. . . . Je vous dois le plus grand service qu'on puisse recevoir ici-bas : vous m'avez dit la vérité !

Il y avait dans ce mot, prononcé pourtant avec simplicité, quelque chose de pathétique qui émut étrangement le vieux docteur. L'expression de sa physiologie changea, et il retint un instant dans ses mains la petite main étroitement gantée de l'inconnue.

—La vérité ! répéta-t-il d'une voix un peu tremblante. Je n'ai connu qu'une femme qui ait reçu en ami une vérité de ce genre. . . . Ça été mon honneur et mon martyre de la révéler à ses instances. . . . Cette femme était une créature incomparable, la compagne de ma jeunesse, à jamais pleurée. . . . la beauté, la tendresse et la grâce. . . . Oui, madame, le vieux docteur bourru a eu son roman. . . . J'ai été marié un an. . . . Et je ne vous oublierai jamais, car vous m'avez fait penser à ma femme si tôt perdue.

Il laissa vivement retomber la main de l'étrangère, et fermant la porte d'un geste brusque, il marcha vers la fenêtre et pouvrit avec fracas. Le givre tombait toujours et parsema sa chevelure grise de parcelles brillantes. . . . Dans la maison d'en face, le vieux ménage était encore derrière les vitres.

Le docteur se retourna et appuya le doigt sur un timbre.

—Jean, ce vieux commis ne marche donc pas encore ?

—Non, monsieur ; le concierge dit que son pied ne se guérit pas ; il s'affaiblit, et sa pauvre femme est bien désolée.

—Portez lui ma carte avec mes compliments, et dites-lui que je n'aime pas à le voir depuis si longtemps immobile sur ce fauteuil. . . . Qu'il vous dise le nom du médecin qui le soigne, j'irai lui donner une consultation. . . . Là, allez-vous en.

Quelques instants se passèrent avant que le docteur parût de nouveau à la porte du salon, et le client qu'il introduisit ensuite dans son cabinet crut que l'insomnie ou la fatigue avait rougi ses yeux. . . . Il y avait dans la vie de cet homme, saturé d'honneurs et de réputation, un vide irréparable. . . . Qui de nous n'a sa croix à porter ? . . . Heureux lorsque, ainsi que lui, nous cherchons à l'alléger en songeant sans cesse aux autres !

(La suite au prochain numéro.)

LE GÉNÉRAL DE MIRIBEL

Nous lisons dans le *Figaro* ce qui suit sur le général de Miribel, que le général Campenon a choisi pour l'aider à réorganiser l'armée française :

Sorti de l'École Polytechnique à vingt ans, en 1852, M. de Miribel était capitaine d'artillerie à Solferino. Là, il fut blessé par une balle, aux deux mains, pendant qu'il les tenait croisées sur la lumière d'un canon, pour redresser le tir. Au Mexique, il se signala magnifiquement dans l'attaque du pénitencier de Puebla.

Il a été officier d'ordonnance du ministre de la guerre Randon. Il travaille donc pour la troisième fois dans l'hôtel de la rue Saint-Dominique. Il accompagna le général Fleury dans son ambassade à Saint-Petersbourg. Il revint à Paris—trois heures avant que Paris ne fût fermé. . . . Le général Ducrot remarqua alors le jeune

lieutenant-colonel d'artillerie. A quarante-quatre ans, il était général — ayant dans toute l'armée une réputation militaire qui l'imposait au choix des chefs. On sait le reste. M. Gambetta est allé chercher à Lyon le général de Miribel, qu'il n'avait vu que deux fois. Il l'enleva malgré lui d'une œuvre militaire dont l'importance est incomparable. La voici.

Le général de Miribel est non seulement un praticien militaire des plus remarquables ; il est encore un stratège de grande race. Depuis plus de deux ans, il emmène sur les frontières de l'Est, des officiers à qui il fait—j'allais dire, sur le vif—des conférences admirables. Ces déplacements très couteux lui sont permis par sa grande fortune—qui dépasse aujourd'hui, depuis la mort de son beau-père, plus de cent mille francs de rente.

Aujourd'hui, le général de Miribel est l'officier de l'armée française qui connaît le mieux le terrain de nos frontières de l'Est. C'est lui qui a dans sa poche la clef de la porte de la France. . . . qui ouvre sur l'Allemagne !

* *

Il a épousé Mlle de Grouchy. Ses enfants sont anciens élèves des Jésuites. Un d'eux est aujourd'hui au pensionnat de la rue de Madrid. Malgré les garnisons, il a conservé son bel appartement, non loin de la Madeleine. Vous pouvez aujourd'hui le voir passer deux fois par jour—de très bonne heure et très tard sur la place de l'église.

Petit. Epaules larges, carrées. Taille puissamment charpentée. Tête forte. Front haut qui se hausse chaque jour—grâce à la chute des cheveux. Fortes prééminences frontales. Cheveux légèrement frisotants — comme une ancienne frisure du fer. Figure carrée. Tête osseuse. . . . les yeux que vous savez !

Homme du monde—et avec tout cela, l'air d'officier d'artillerie que je connais si bien ! Le général de Miribel me rappelle cette *arme*, dont, enfant, j'ai connu les principaux chefs, aujourd'hui disparus. Eux, ils savaient obéir ! Ils se disaient non des socialistes, des démocrates—mais, avec fierté, des serviteurs du pays ! Etre bon serviteur militaire—résumait toute leur ambition !

Voilà le soldat que M. Gambetta a choisi ! La Révolution a salué ce choix par des cris de paon. Elle a fait de même pour mon camarade du *Figaro*, J.-J. Weiss. Puisse Weiss être le Miribel des affaires étrangères ! Je n'ai pas les généreuses illusions qui ont fait partir d'ici notre bien regretté collaborateur—écrivain de si grand talent—cœur élevé si sincère—caractère et tempérament si indépendants. Je crois que, pour la deuxième fois, il sera monté bravement sur un vaisseau—au moment où les rats prudents commencent à le quitter !

On annonce la mort de la Mère Ste. Hélène, arrivée lundi au couvent de l'hôpital-général, Québec. La défunte avait embrassé la vie religieuse en 1866. Elle a été inhumée hier matin.

Un incendie désastreux pour les journaux a eu lieu mardi à New-York. L'établissement du *World* a été entièrement détruit, ainsi que celui de l'*Observer*, adjacent. L'édifice du *Times*, aussi attenante, en a été quitte pour des dommages considérables. Plusieurs personnes ont péri dans la conflagration.

M. Portington dit : Refusez toutes les drogues de charlatans qui font plus de mal que de bien à la constitution, mais donnez toute votre confiance aux Amers de Houblon, et vous jouirez d'une parfaite santé. Elles sont le *ne plus unum* des médecines.—*Boston Globe*.

Mères ! Mères !! Mères !!!

Êtes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de *Sirop Calmant de Mme Winslow*. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux États-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.

Une toux et un mal de gorge doivent être arrêtés. La négligence est souvent la cause d'une maladie de poumons ou d'une consommation incurable. Les *Trochisques de Brown* pour les Bronchites ne causent aucun danger à l'estomac comme un sirop et pectorales, mais agissent directement sur les parties malades ; soulagent l'Irritation, guérissent l'Asthme, Bronchites, Rhumes, Catarrhes et maux de Gorge, et les autres maladies auxquelles sont sujets les orateurs publics et les chanteurs. Depuis 30 ans que ces *Trochisques* sont en usage, ils n'ont fait que gagner en popularité. Ce n'est rien de neuf, mais ils ont été expérimentés depuis bien longtemps et ils ont mérité d'être rangés au nombre de ces rares remèdes qui procurent une guérison certaine dans le siècle où nous vivons. Vendu partout à 25 cents la boîte.